

Sabine Rossignol

✉ sabine.rossignol@ac-montpellier.fr

MOLIÈRE N'EST PAS MORT !

MOLIÈRE, *LE MALADE IMAGINAIRE*

ACTE II, SCÈNE 8

ARGAN, LOUISON.

LOUISON Qu'est-ce que vous voulez, mon papa ? Ma belle-maman m'a dit que vous me demandez.

ARGAN. Oui. Venez çà. Avancez là. Tournez-vous. Levez les yeux. Regardez-moi. Hé ?

LOUISON Quoi, mon papa ?

ARGAN Là.

LOUISON Quoi ?

ARGAN N'avez-vous rien à me dire ?

LOUISON Je vous dirai, si vous voulez, pour vous désennuyer, le conte de *Peau d'Âne*, ou bien la fable du *Corbeau et du Renard*, qu'on m'a apprise depuis peu.

ARGAN Ce n'est pas là ce que je demande.

LOUISON Quoi donc ?

ARGAN Ah ! rusée, vous savez bien ce que je veux dire !

LOUISON Pardonnez-moi, mon papa.

ARGAN Est-ce là comme vous m'obéissez ?

LOUISON Quoi ?

ARGAN Ne vous ai-je pas recommandé de me venir dire d'abord tout ce que vous voyez ?

LOUISON Oui, mon papa.

ARGAN L'avez-vous fait ?

LOUISON Oui, mon papa. Je vous suis venue dire tout ce que j'ai vu.

ARGAN Et n'avez-vous rien vu aujourd'hui ?

LOUISON Non, mon papa.

ARGAN Non ?

LOUISON Non, mon papa.

ARGAN Assurément ?

LOUISON Assurément.

ARGAN Oh çà, je m'en vais vous faire voir quelque chose, moi.

Il va prendre une poignée de verges.

LOUISON Ah ! mon papa !

ARGAN Ah ! ah ! petite masque, vous ne me dites pas que vous avez vu un homme dans la chambre de votre sœur !

LOUISON, *pleurant.* Mon papa !

ARGAN, *prenant Louison par le bras.* Voici qui vous apprendra à mentir.

LOUISON, *se jette à genoux.* Ah ! mon papa, je vous demande pardon. C'est que ma sœur m'avait dit de ne pas vous le dire ; mais je m'en vais vous dire tout.

ARGAN Il faut premièrement que vous ayez le fouet pour avoir menti. Puis après nous verrons au reste.

LOUISON Pardon, mon papa.

ARGAN Non, non.

LOUISON Mon pauvre papa, ne me donnez pas le fouet.

ARGAN Vous l'aurez.

LOUISON Au nom de Dieu, mon papa, que je ne l'aie pas !

ARGAN, *voulant la fouetter.* Allons, allons.

LOUISON Ah ! mon papa, vous m'avez blessée. Attendez : je suis morte.

(Elle contrefait la morte.)

ARGAN Holà ! Qu'est-ce là ? Louison, Louison ! Ah ! mon Dieu ! Louison ! Ah ! ma fille ! Ah ! malheureux ! ma pauvre fille est morte ! Qu'ai-je fait, misérable ! Ah ! chiennes de verges ! La peste soit des verges ! Ah ! ma pauvre fille, ma pauvre petite Louison !

LOUISON Là, là, mon papa, ne pleurez point tant : je ne suis pas morte tout à fait.

ARGAN Voyez-vous la petite rusée ? Oh ça, ça, je vous pardonne pour cette fois-ci, pourvu que vous me disiez bien tout.

LOUISON Oh ! oui, mon papa.

ARGAN Prenez-y bien garde, au moins ; car voilà un petit doigt qui sait tout, et qui me dira si vous mentez.

LOUISON Mais, mon papa, ne dites pas à ma sœur que je vous l'ai dit.

ARGAN Non, non.

LOUISON, *après avoir écouté si personne n'écoute.* C'est, mon papa, qu'il est venu un homme dans la chambre de ma sœur comme j'y étais.

ARGAN Hé bien ?

LOUISON Je lui ai demandé ce qu'il demandait, et il m'a dit qu'il était son maître à chanter.

ARGAN, *à part.* Hom ! hom ! voilà l'affaire. (*À Louison.*) Hé bien ?

LOUISON Ma sœur est venue après.

ARGAN Hé bien ?

LOUISON Elle lui a dit : Sortez, sortez, sortez. Mon Dieu, sortez ; vous me mettez au désespoir.

ARGAN Hé bien ?

LOUISON Et lui, il ne voulait pas sortir.

ARGAN Qu'est-ce qu'il lui disait ?

LOUISON Il lui disait je ne sais combien de choses.

ARGAN Et quoi encore ?

LOUISON Il lui disait tout-ci, tout ça, qu'il l'aimait bien, et qu'elle était la plus belle du monde.

ARGAN Et puis après ?

LOUISON Et puis après, il se mettait à genoux devant elle.

ARGAN Et puis après ?

LOUISON Et puis après, il lui baisait les mains.

ARGAN Et puis après ?

LOUISON Et puis après, ma belle-maman est venue à la porte, et il s'est enfui.

ARGAN Il n'y a point autre chose ?

LOUISON Non, mon papa.

ARGAN Voilà mon petit doigt pourtant qui gronde quelque chose. (Mettant son doigt à son oreille.) Attendez. Hé ! Ah, ah ! Oui ? Oh, oh ! Voilà mon petit doigt qui me dit quelque chose que vous avez vu, et que vous ne m'avez pas dit.

LOUISON Ah ! mon papa, votre petit doigt est un menteur.

ARGAN Prenez garde.

LOUISON Non, mon papa ; ne le croyez pas : il ment, je vous assure.

ARGAN Oh bien, bien, nous verrons cela. Allez-vous-en, et prenez bien garde à tout : allez. (*Seul.*) Ah ! il n'y a plus d'enfants ! Ah ! que d'affaires ! Je n'ai pas seulement le loisir de songer à ma maladie. En vérité, je n'en puis plus.

(*Il se laisse tomber dans une chaise.*)

MOLIÈRE, *LE MALADE IMAGINAIRE*
PROLOGUE

Après les glorieuses fatigues et les exploits victorieux de notre auguste monarque, il est bien juste que tous ceux qui se mêlent d'écrire travaillent ou à ses louanges, ou à son divertissement. C'est ce qu'ici l'on a voulu faire, et ce prologue est un essai des louanges de ce grand prince, qui donne entrée à la comédie du Malade imaginaire, dont le projet a été fait pour le délasser de ses nobles travaux.

La décoration représente un lieu champêtre fort agréable.

MOLIÈRE, *LE MALADE IMAGINAIRE*
TROISIÈME INTERMÈDE
ENTRÉE DE BALLET

C'est une cérémonie burlesque d'un homme qu'on fait médecin en récit, chant, et danse. Plusieurs tapissiers viennent préparer la salle et placer les bancs en cadence. Ensuite de quoi toute l'assemblée, composée de huit porte-seringues, six apothicaires, vingt-deux docteurs, celui qui se fait recevoir médecin, huit chirurgiens dansants, et deux chantants, chacun entre et prend ses places selon les rangs.



Molière dînant avec Louis XIV, Jean-Auguste-Dominique Ingres, 1857.

ANNEXES ET PROLONGEMENTS
ÉLÉMENTS DE MISE EN SCÈNE DU *MALADE IMAGINAIRE*



Illustration d'Adolphe Lalauze, 1876.



Mise en scène de Claude Stratz à la Comédie Française, printemps 2022
(spectacle créé le 22 février 2001 Salle Richelieu).

- Date de création de l'œuvre : 10 février 1673 au Théâtre du Palais-Royal ;
- Date de création à la Comédie-Française : 6 septembre 1680 au Théâtre de l'Hôtel Guénégaud ;
- 2495 représentations de l'œuvre par la Comédie-Française depuis la création dont 506 dans cette mise en scène.

Article de journal paru en Avril 2022 :

« La dernière pièce de Molière commence dans les teintes d'une journée finissante. C'est une comédie crépusculaire teintée d'amertume et de mélancolie. » C'est par ces mots que Claude Stratz, aujourd'hui disparu, dépeint *Le Malade imaginaire* qu'il met en scène en 2001, et qui, joué plus de 500 fois depuis, fait partie de ces spectacles intemporels visités par des générations de comédiens de la Troupe. La mise en scène épurée restitue la palette infinie de cette comédie-ballet.

10 février 1673, Molière, dans le rôle d'Argan, crée sa nouvelle œuvre où il est question de vrai ou faux malade, de vrai ou faux médecin, de vrai ou faux maître de musique, de vraie comédie mais aux accents dramatiques. Sept jours plus tard, alors qu'il donne la quatrième représentation de la pièce, sa maladie pulmonaire qu'il vient de contracter l'oblige à s'interrompre et l'emporte quelques heures après. Impossible dès lors de ne pas voir planer sur le personnage d'Argan l'ombre du dramaturge mourant qui « dans son propre malheur choisit de nous faire rire ». Si le charlatanisme des médecins est un thème privilégié de l'auteur, c'est la science médicale elle-même qui est attaquée dans cette farce satirique, doublée d'une sombre et lucide méditation sur la peur de la mort. Écrite par un Molière affaibli, victime des intrigues de Lully, en disgrâce royale, abattu par la mort de son fils et de son amie de toujours, Madeleine Béjart, sa dernière pièce est cependant une de ses plus brillantes comédies.

Article de journal paru en Mars 2022 :

Impossible d'imaginer une célébration du quadricentenaire de Molière sans *Le Malade imaginaire*, œuvre résolument à part dans la mythologie relative au dramaturge. Il mourut, non pas sur scène selon la légende gravée dans l'imaginaire collectif, mais quelques heures après la quatrième représentation de cette pièce dont il tenait le rôle principal : un bien portant se croyant atteint de toutes sortes de maux.

Dans le hall de la salle Richelieu, protégé par une vitrine, le fauteuil où Molière apparut au public pour la dernière fois, en 1673, laisse le spectateur d'aujourd'hui songeur. Quelques étages plus haut, c'est Guillaume Gallienne qui revêt le costume du plus célèbre hypocondriaque de la littérature française dans une mise en scène signée par Claude Stratz en 2001. Le metteur en scène suisse, brutalement disparu en 2007, avait alors fait le choix d'un dépouillement radical : quelques chaises métalliques, un chariot clinique pour Argan, dans une atmosphère crépusculaire aux teintes sépia.

Au centre d'un salon vide, Argan s'égosille en imitant le bruit de la sonnette que personne ne semble entendre. Guillaume Gallienne joue à merveille – est-il utile de le préciser ? – la partition de cet extraordinaire personnage : tout à la fois pathétique, autoritaire, tenant mordicus à marier sa fille Angélique à un médecin pour son propre intérêt, mais aussi, par instants, attendrissant de naïveté. Il compose un duo explosif avec Julie Sicard, formidable en Toinette qui lui tient tête avec force et irrévérence jusqu'au point d'orgue, l'irrésistible scène du poumon où, déguisée en médecin, la servante déroule ses diagnostics les plus fantaisistes. Son but ? Dessiller Argan quant au sérieux des praticiens qui se pressent autour de son cas...

Claude Stratz ne les épargne pas non plus et accentue avec malice leur étrangeté grotesque. Incarnant tour à tour les deux médecins – Diafoirus et Purgon –, Christian Hecq, avec ce grain de folie que n'aurait sans doute pas renié Molière, entraîne le public dans une hilarité revigorante. Accompagnés de trois musiciens, qui assurent des intermèdes baroques pleins de charme, Élissa Alloula en Angélique brimée, Alain Lenglet en Béralde, l'oncle protecteur et raisonnable, complètent cette distribution impeccable. Les comédiens du Français font honneur au génie de leur « patron », son humour intemporel et ce regard sur la nature humaine, d'une fraîcheur régénérante.

RESSOURCES PÉDAGOGIQUES PARUES DANS GALLICA

Le Malade imaginaire, une comédie-ballet :

Comme il l'explique dans son prologue, *Le Malade imaginaire* fut écrit par Molière pour délasser le roi « de ses nobles travaux ». Marc Antoine Charpentier en composa la musique et La Musique dans la comédie de Molière de Julien Tiersot nous rappelle que la pièce, donnée au sein du théâtre du Palais Royal, mobilisa des moyens exceptionnels : « Les frais du *Malade imaginaire* ont été grands à cause du prologue et des intermèdes remplis de danses, musique et ustensiles ».

Le Malade imaginaire ou l'imaginaire de la mise en scène :

Ces éléments sur la comédie-ballet permettent d'introduire la notion de mise en scène. Essai fondamental, *Le théâtre et son double* d'Antonin Artaud rappelle que la mise en scène, et le spectacle, donnent à voir et à lire le texte dans tous ses aspects. Bien plus qu'un simple « intermède décoratif », la mise en scène du texte est un « langage directement communicatif », qui peut frapper au cœur un lecteur devenu spectateur.

***Le Malade imaginaire*, une réflexion sur les limites et fonctions de la comédie classique :**

Sommes-nous tous des malades imaginaires ? Quel regard portons-nous sur nos propres névroses et maladies, ainsi que sur celles d'autrui ? En s'emparant d'un sujet a priori tout sauf drôle, pour ne pas dire tragique, Molière propose une véritable réflexion sur la comédie.

Comme nous l'explique Émile Faguet dans *En lisant Molière*, Argan est, « vingt-quatre heures par jour, l'homme qui ne veut pas mourir. [...] le malade imaginaire s'inflige l'état valétudinaire de peur de devenir malade ».

La *vis comica* du *Malade imaginaire* repose donc sur l'anticipation d'un malheur qui n'est pas encore arrivé. Le rire d'Henri Bergson nous propose une analyse du comique de situation dans *Le Malade imaginaire*. Arthur Schopenhauer, dans *Pensées et fragments*, explique que « la vie de chaque homme vue de loin et de haut, dans son ensemble et dans ses traits les plus saillants, nous présente toujours un spectacle tragique; mais si on la parcourt dans le détail, elle a le caractère d'une comédie ».

L'esthétique de Molière : la comédie au service du classicisme :

Molière pourrait n'être qu'un grimacier au comique farcesque. Mais son comique est également brillant, subtil. Il condamne les excès, fustige les originaux, incompetents et hypocrites, et célèbre le courage d'une Toinette. Ce comique fonde le classicisme de ses pièces, caractérise son esthétique et l'a fait passer à la postérité. C'est Stendhal, dans *Racine et Shakespeare*, qui nous explique cette manifestation si singulière du classicisme : « Molière inspire l'horreur de n'être pas comme tout le monde. Le principe est toujours le même : être comme tout le monde ».

La comédie, un genre légitime et à légitimer :

Pour finir, il peut être judicieux de replacer *Le Malade imaginaire* dans l'histoire de la comédie. C'est *La défense et illustration de la langue française*, de Joachim du Bellay, qui pose les fondations de la légitimation d'un art profane. Dans le chapitre « Quels genres de poèmes doit élire le poète français », du Bellay l'affirme : les rois et républiques doivent restaurer les comédies et tragédies « en leur ancienne dignité, qu'ont usurpée les farces et moralités ». Pour cela, il s'agira d'écrire des pièces dans ce nouveau français prôné par les poètes de La Pléiade et qui s'inspireront de l'Antiquité.

L'essai *La comédie avant Molière* de Victor Fournel, brosse un état des lieux de la comédie avant et après Molière. Il explique surtout comment Molière a marqué ce genre théâtral, dominé ses contemporains, et intégré les principes esthétiques de son temps. Cette lecture peut s'accompagner de celle de *La Critique de l'École des femmes*, pièce dans laquelle l'on découvre le regard de Molière sur son genre de prédilection. Le personnage de Dorante, son porte-parole, demande à Monsieur Lysidas si « les pièces Comiques sont des niaiseries qui ne méritent aucune Louange » avant de répondre et d'expliquer toute la complexité du genre : « Mais ce n'est pas assez dans les autres ; il y faut plaisanter ; et c'est une estrange entreprise que celle de faire rire les honnestes gens. »